

# Lorsque la conscience paraît

**La conscience peut apparaître chez le fœtus dès le troisième trimestre de la grossesse, et pas après la naissance** : c'est ce que défend une étude récemment parue dans la revue scientifique spécialisée *Trends in Cognitive Sciences*. Loin des polémiques sur le droit à l'avortement, cette hypothèse pose une question métaphysique essentielle : quand vient-on au monde ? Plusieurs philosophes proposent leurs réponses. Attachez vos ceintures !

## Jan Patočka : la naissance, une séparation indispensable

**Quand suis-je né ?** Le philosophe tchécoslovaque Jan Patočka, soucieux de dépasser l'opposition entre le sujet et l'objet, est l'un des premiers à prendre au sérieux cette question, notamment dans *Le Monde naturel et le Mouvement de l'existence humaine*. À ses yeux, la conscience est indissociable d'un corps, elle est incarnée. Penser la naissance de la conscience, c'est penser le processus par lequel ma chair se sépare de la chair du monde et devient capable, portée par la dynamique de cette séparation, de faire paraître les choses hors d'elle-même. L'événement décisif de ce processus est la « *séparation d'avec le corps de la mère* » – rupture d'adhérence. « *C'est du monde que nous naissons ; nous nous séparons en naissant de la cohérence d'ensemble de ses processus, nous devenons quelque chose pour nous-mêmes.* »

**Que se passe-t-il dans cette naissance ?** À partir de son expulsion, le nourrisson s'éprouve dans son « *incomplétude essentielle* ». Il ne se suffit pas à lui-même, au contraire de la vie fœtale qui s'apparentait à une plénitude. Raison pour laquelle il doit d'emblée sortir de lui, se tourner vers le dehors - revenir vers le monde auquel il a été arraché par un mouvement ontogénétique en deçà de toute initiative, de tout contrôle. Le petit d'homme demeure, dans son immaturité, incapable de satisfaire par lui-même ses besoins. Son besoin organique prend alors la forme d'un besoin d'autrui. « *La dépendance est la situation de ce qui est séparé, de ce qui est pour soi. L'être doté d'une existence autonome est surtout dépendant là où le contact avec l'extérieur qu'exige la satisfaction de ses besoins doit être médiatisé par d'autres êtres, qui lui procurent les choses de l'environnement qu'il lui faut pour se compléter.* » Le nourrisson s'attache à ses parents qui prennent soin de lui, « *de telle manière que tout ce qui le met à part et le renvoie à lui-même soit de ce fait activement surmonté* » : la séparation de la « *première individuation physique* » est comme résorbée dans cette « *fusion* ». « *L'espace intime est comme une continuation de la communication intra-utérine de la mère et de l'enfant* ».

**Il n'en demeure pas moins que « nous nous saisissons pour la première fois nous-mêmes de façon embryonnaire ».** Nous nous appréhendons, à partir de la relation dépendante, comme une

intériorité ébauchée : « *Nous nous acheminons vers nous-mêmes à travers l'autre.* » Ainsi se produit, pour l'existence, son « *ancrage* » primitif. C'est depuis cet ancrage que pourra se déployer progressivement le rapport conscient d'un sujet à un objet, et de soi à soi-même. Protégé par ses parents, le nourrisson s'épanouit. Il prend possession de lui-même et de ses forces. Le volontaire prend le relais de l'élan involontaire qui le porte. L'enfant distingue, dans l'espace, son corps propre, « *magiquement* » mû par lui-même, des choses qui l'entourent. Le voilà bientôt qui marche sur le sol du monde, qui se dirige seul vers des objets. Il désire, perçoit et se meut d'un même élan. Il s'approprie son être.

## **Michel Henry : la vie qui donne la vie**

**Un autre phénoménologue, le Français Michel Henry, donne à la question de la naissance de la conscience une solution diamétralement opposée.** Sortir de soi vers l'extérieur, se séparer, est selon lui impossible sans une appréhension primordial de soi, un « *se souffrir soi-même* » originel en deçà de toute conscience d'objet, qu'il nomme dans sa « *Phénoménologie de la naissance* » « *auto-affection* ». « *Naître, ce n'est pas venir dans le monde* » face aux choses comme une chose, tranche Henry. Avant d'être dans le monde, il faut bien être soi. La vraie naissance doit plutôt être une « *venue dans la vie* » qui « *ignore tout dehors et toute venue au dehors* ». La vie, c'est ce qui « *n'apparaît pas* » mais se « *révèle* ». Elle ne se montre nulle part. Elle « *se sent* », s'affecte d'elle-même sans se constituer comme une chose, dans une pure intériorité. Elle s'affirme comme un centre absolu d'unicité. « *La vie s'auto-engendre comme moi-même* », dans un enroulement d'elle-même. « *Vivre consiste en ce pur s'éprouver soi-même comme pur jouir de soi, n'est possible que de cette façon, n'existe nulle part ailleurs, que dans cette auto-affection originelle et par elle.* » Henry appelle cet avènement de la vie une « *naissance transcendante* », distincte de la « *naissance empirique* », impossible à situer dans le temps car elle est en deçà du temps - en deçà de la séparation natale, enfouie dans une obscurité impénétrable d'où la conscience jaillit mais vers où elle ne peut remonter.

## **Jean-Luc Marion : la vie n'est pas en notre pouvoir, car elle vient de plus loin que nous**

**Dans une perspective proche de celle de Michel Henry, Jean-Luc Marion insiste sur le fait que notre naissance échappe toujours à toute attestation et se tient en deçà de tout accès conscience.** Nous sommes donnés à nous-mêmes, dans une réceptivité primordiale excluant toute maîtrise : « *Naître implique non seulement de ne pas être par soi, ni cause de soi-même [...], mais surtout d'advenir comme et par un événement qui se passe sans moi, sans ma conscience, sans que je n'en sache rien. Je me découvre moi-même hors de moi, venant d'ailleurs, plus ancien que moi, plus intime à moi que moi-même. Immémorial à moi-même, souvenir d'un événement qui n'a pas eu lieu pour moi, mais qui m'a rendu vivant. Vivre signifie avoir perdu conscience de sa naissance, dès*

*sa naissance* » (« La vie – ou ce que l'on ne possède jamais », 2021). La naissance à la vie, elle-même, n'apparaît jamais comme un événement situable.

**C'est pourquoi le philosophe remonte en-deçà de la naissance biologique :** « *La naissance, prise de chair originelle, n'a donc pas un statut biologique, mais phénoménologique. [...] L'ego ne se phénoménalise jamais comme un étant du monde, mais uniquement lorsqu'il s'affecte lui-même, c'est-à-dire lorsqu'il prend chair et s'y laisse prendre* » (De surcroît, 2001). Penser ma naissance sur le mode biologique, rattraper son caractère insaisissable en la fixant dans le temps, c'est recouvrir cette naissance : c'est « me » réduire au statut d'un corps parmi les corps, au sein du monde. On n'en déduira rien de définitif quant à la « date » de la naissance du soi : elle peut bien se produire en amont ou en aval de mon expulsion du corps maternel. Elle a simplement un autre statut que l'univers biologique.

## **Mikel Dufrenne : dans le monde, hors du monde**

**Impossible de dire quand a lieu la naissance de ma conscience.** Il faudrait pour le savoir que je puisse y assister. Mais il est déjà trop tard quand j'en prends conscience. La naissance, à tous points de vue, est frappée d'un retard. **Maurice Merleau-Ponty** le notait : « *Je ne puis [...] me saisir que comme "déjà né" et "encore vivant"*. » **Mikel Dufrenne** l'explique également dans sa *Note sur la naissance* : « *Nul n'est libre de naître, nul ne se donne la naissance et peut dire : je nais.* » La naissance est « *quelque chose d'impersonnel ou de prépersonnel* ». Il insiste sur les paradoxes de ce décalage. Si l'on veut affirmer que l'individu « *est bien né, une fois pour toutes, à une date déterminée* », il faut assumer que cette volonté de la datation, de réinscription dans le temps du monde, de la nature et de la biologie, conduit toujours à perdre le mouvement d'individuation qui s'y joue, la formation d'une personne. « *À être ainsi enregistré, inscrit dans une histoire comme un point déterminé d'une séquence temporelle, l'événement de la naissance perd de son tranchant, il se relativise en quelque sorte, relié à ce qui le précède et à ce qui le suit.* » La naissance, resituée dans la chaîne des événements du monde, n'est qu'une « *demi naissance* ». « *Ce nouveau-né [...] était déjà à moitié né quand il est venu au monde : pendant des mois, au plus creux de sa mère, il s'est clandestinement préparé à vivre au grand jour.* » La naissance n'est plus qu'un « *incident* » dans une chaîne temporelle de causes et d'effet. Puisque ce point dans le temps n'est pas indépendant de ce qui le précède, puisqu'il n'est « *pas de naissance ex nihilo* », puisque « *l'ovule fécondé appartient à une femme, qui elle-même est née de l'ovule fécondé d'une autre, etc.* », « *jusqu'où remonter la chaîne* » ? On doit remonter, dans une dissolution de toute singularité, au « *premier homme* », au « *commencement de l'humanité* ». On ne saurait faire plus dépersonnalisant.

**À l'évanescence de cette naissance située qui demeure pourtant introuvable et se perd dans les limbes,** Dufrenne oppose une « *vraie naissance* » : « *Naissance pour soi, [...] naissance à soi* », qui précisément n'a pas d'âge. « *Le nouveau-né vient [...] à son monde* » de vécus, de sensations - espace d'intériorité en deçà de la coprésence qui tisse le monde commun. Cette venue à son monde rend possible l'« *avènement d'un être unique qui bientôt dira "je"* ».

**La dynamique de la naissance, ainsi distinguée de l'événement biologique, est « métaphysique ».** Mais cela ne signifie pas que ces deux ordres soient totalement distincts ou irrécyclable. La conscience d'un individu, en effet, « *habite un corps* » qui appartient au monde et est de part en part porté par le mouvement de la nature comme l'ensemble des autres corps. La rupture radicale de la naissance n'est pas « *absolue* » : « *Elle ne serait absolue que si le soi en portait la responsabilité [...] si le monde n'était jamais que son monde* », purement compris dans « *l'initiative individuelle* ». Mais il n'en est rien : « *Le monde ne [m']a pas attendu.* » Il m'est « *donné comme l'est [ma] naissance* », dans une forme de communauté d'être. Il faut alors articuler métaphysique et biologique, mais sans pourtant pouvoir discerner le nœud de leur enroulement. Dufrenne insiste moins sur la rupture de la naissance que sur la processualité insondable, indéterminable, indécidable qui, au cœur du biologique, prépare la naissance métaphysique. « *À travers le corps qui a pris forme jusqu'à être expulsé de son premier abri, nous devons reconnaître un soi : un soi qui a les privilèges d'un sujet, mais qui est – et parce qu'il est – de la même race que les choses : né du même éclatement de l'originnaire.* »

## **Hegel et l'enfant qui jette des cailloux dans l'eau.**

Pour l'auteur de l'*Esthétique*, un simple geste, a priori anodin, suffit à éveiller ce garçonnet à la conscience de soi.

Dans son introduction à l'*Esthétique*, Hegel évoque l'image d'un enfant qui s'amuse à jeter des cailloux dans un fleuve et admire les cercles qui se dessinent à la surface de l'eau. Pourquoi l'enfant tire-t-il autant de plaisir de cette activité insignifiante ? En effet, il ne fait pas de ricochets pour prouver sa virtuosité, pour vaincre les lois de la nature en faisant rebondir son palet sur une surface liquide. Il ne construit pas non plus une cabane ou un bateau de bois, faisant montre d'habileté technique, suivant un plan précis et dans un but qui a un semblant d'utilité. Non, son activité est totalement improductive : les cailloux coulent, laissant des cercles s'agrandir et s'estomper. Ce geste est apparemment absurde et vain.

Selon Hegel, pourtant, ce jeu est loin d'être d'anodin. Il est même le commencement, modeste mais décisif, de ce qui fait notre humanité. Si l'enfant éprouve du plaisir, en effet, c'est que les cercles concentriques constituent en quelque sorte son œuvre. Il imprime son sceau sur la réalité extérieure. Indirectement, c'est lui qui les produit, modifiant de manière volontaire la nature et lui donnant une forme déterminée – ici, en l'occurrence, géométrique. Il jouit de se reconnaître lui-même dans l'empreinte qu'il laisse. Il fait naître sa conscience de soi. En effet, l'homme est un être double : il est « en soi », comme n'importe quelle chose naturelle mais il est aussi « pour soi », c'est-à-dire qu'il est capable de se regarder, de se représenter, d'effectuer un retour sur soi. Donc, pour atteindre cette conscience de soi, l'homme est obligé de se dédoubler.

Il peut effectuer ce geste essentiel de manière théorique, par la pensée, explique Hegel. Mais il peut également le faire de façon pratique – par exemple en jetant des cailloux dans l'eau. Ce mouvement fait de lui un humain, capable de s'élever au-dessus de son existence brute et muette. Mais ce processus de connaissance est aussi à l'origine de l'art. En effet, l'artiste, comme l'enfant, imprime la marque de son intériorité sur un objet extérieur afin de le faire sien et de s'y reconnaître. En ce sens, ce jeu est déjà une esquisse du geste artistique lui-même. Comme l'écrit Hegel, « *le besoin universel de l'art est [...] le besoin rationnel qu'a l'homme d'élever à sa conscience spirituelle le monde extérieur et intérieur pour en faire un objet dans lequel il reconnaît son propre moi* ». D'ailleurs, plus cette action nous semble absurde, plus elle est significative. En jetant des cailloux dans l'eau, l'enfant n'a pas de but productif. Son geste trouve sa fin en lui-même. En ce sens, il possède déjà une dimension tout artistique : sa finalité véritable ne peut être autre que la prise de conscience de soi par la médiation d'une réalisation dans la matière. Cet enfant sans imagination ni talent est déjà une graine d'artiste.

## **Conscience de soi**

**La conscience de soi désigne toute opération par laquelle le sujet se prend lui-même comme objet. Il peut s'agir d'un processus théorique : l'homme constitue une image mentale de lui-même. Il se la présente comme un miroir et s'y reconnaît ; mais ce mouvement peut aussi être pratique : l'homme modifie le réel et se reconnaît dans cette transformation.**

## **Œuvre d'art :**

**Le besoin universel de l'art résulte de la nécessité d'une prise de conscience de soi qui passe par l'incarnation d'une idée dans la matière. L'œuvre d'art est donc un lieu de conciliation des contraires où l'esprit pénètre le sensible et le sensible manifeste l'esprit.**

## **Teilhard de Chardin et une autre idée du monde**

Nous avons dit que le scientifique ne peut pas être séparé de l'objet de sa recherche et que la prétendue « objectivité » du savant n'est qu'un autre des mythes de la science. Teilhard de Chardin, homme de science et penseur français, écrivait : « Ils [physiciens et naturalistes] commencent maintenant à se rendre compte que leurs observations les plus objectives sont toutes imprégnées de convention choisie à l'origine, et aussi des formes ou habitudes de penser développées au cours du développement historique de la Recherche. Parvenus à l'extrême de leurs analyses, ils ne savent plus trop si la structure qu'ils atteignent est l'essence de la matière qu'ils étudient, ou bien le reflet de leur propre pensée. »

Teilhard de Chardin était un prêtre catholique est un homme de science. Né en 1881, il fait son entrée au séminaire des jésuites à l'âge de 18 ans. Plus tard, il obtient un doctorat en sciences naturelles de l'université de Paris. Il participe à plusieurs expéditions scientifiques et fut l'auteur d'un grand nombre de recherches originales. À la fois géologue et paléontologue, la bibliographie de ses contributions techniques couvre une quarantaine de pages. Une de ses contributions majeures a été la découverte, avec trois autres paléontologues, de l'homme de Pékin, une découverte importante dans le domaine de la paléontologie humaine.

Mais son œuvre la plus importante, celle à qui il a consacré sa vie, est sans aucun doute son livre *Le Phénomène humain*. Les conclusions auxquelles Teilhard de Chardin arrive dans ce livre vont aussi loin que possible dans la direction opposée à celle de Jacques Monod. Son sujet est l'évolution, l'évolution non seulement de la vie mais aussi de l'univers, et il tient compte non seulement du passé mais également de l'évolution future. Pour Teilhard de Chardin, l'évolution est plus qu'une théorie, un système ou une hypothèse : « C'est une condition générale à laquelle doivent se plier et satisfaire désormais, pour être pensables et vrais, toutes les théories, toutes les hypothèses, tous les systèmes ».

De la même façon que nous avons constaté les partis pris évident de Monod , il devient très clair, de la lecture des premières pages Teilhard de Chardin, que ce dernier avait également un parti pris. De la part d'un prêtre jésuite, ce n'est pas étonnant. Dieu, le Christ et la religion, que Monod tenait à tout prix à garder hors du débat, sont des ingrédients importants du programme de Teilhard. Il était constamment tourmenté par le désir de trouver un moyen par lequel les deux points de vue divergents, le religieux et le scientifique, pourraient être réunis.

### **La conscience et l'unité**

Au tout début de son ouvrage, *Le Phénomène humain*, Teilhard de Chardin déclare que toute la vie réside dans le verbe « voir ». « Voir. On pourrait dire que toute la vie est là » et il ajoute : « Être plus, c'est s'unir davantage. Mais, le constaterons-nous encore, l'unité ne grandit que supportée par un accroissement de conscience, c'est-à-dire de vision ». De fait, pour Teilhard, le but même de l'évolution est la perfection de la conscience enroulée autour d'un centre ultime appeler le *point oméga*. En d'autres termes, l'évolution n'est pas poussée par des changements dans le passé, mais attirée par un but dans le futur.

Il dit également, et cela est approprié à ce que nous avons dit à propos de l'Unité et du Tout : « A perte de vue, autour de nous, l'Univers tient par son ensemble. Et il n'y a qu'une manière réellement possible de le considérer. C'est de le prendre en bloc, tout entier ». Plus loin, il écrit : « Tissée d'une seule pièce, suivant un seul et même procédé, mais qui de point en point ne se répète jamais, l'étoffe de l'univers correspond à une seule figure : elle forme structurellement un Tout ». Pour lui, l'Homme est « un ensemble qui se déroule ». L'humanité, l'univers, évolue en tant qu'unité, vers l'unité ou l'union autour du point oméga.

L'accent est mis sur le rôle central de la conscience au sein de l'évolution : « Penser le monde en effet – la Physique commence à s'en apercevoir – , ce n'est pas seulement l'enregistrer, mais ç'est lui conférer une forme d'unité dont, faute d'être pensé, il fut demeuré privé ». Cette phrase rejoint ce que nous avons dit, c'est-à-dire que sans la créativité, sans l'idée créatrice, non seulement le monde serait différent, mais en fait il n'existerait tout simplement pas. Cela veut pas dire que l'univers n'est « rien d'autre » qu'une idée, mais bien que *la forme qu'il prend pour nous ne serait pas possible sans l'idée qui amène cette forme à l'existence.*

Bien que l'intuition de l'unité sous-tende tous les propos de Teilhard de Chardin, son unité, tout comme la simplicité, n'est pas simple. D'un côté, il dit que sous sa forme la plus imparfaite, mais la plus simple à imaginer, cette unité se traduit par une étonnante similitude des éléments rencontrés – un peu comme si l'étoffe de l'univers se ramenait à une simple et unique forme de substance, ce que nous avons appelé la simplicité quantitative – , d'un autre côté il parle d'une unité collective : « Quelque chose relie les uns aux autres les foyers innombrables qui se partagent en commun un volume donné de Matière. Loin de se comporter comme un réceptacle inerte, l'espace qu'emplit leur multitude agit sur elle à la manière d'un milieu actif de direction et de transmission, au sein duquel leur pluralité s'organise » – c'est ce que nous avons appelé la simplicité qualitative. Autrement dit, le tout n'est pas un contenant passif, mais un processus dynamique, centreur ; il tient tout l'ensemble dans un seul Tout.

### **Unité, pluralité, énergie**

L'unité, la pluralité et l'énergie sont les trois faces de la matière, dit-il. Par pluralité, il entend « l'atomicité profonde » de l'univers. « Vertigineux en nombre et en petitesse, explique-t-il, le substrat de l'univers tangible va se désagrégeant sans limite vers le bas. » Or « plus nous clivons et pulvérisons artificiellement la Matière, plus se laisse voir à nous sa fondamentale unité. » ici encore, nous avons la première forme de simplicité. À cela cependant il ajoute : « Quelque soit l'espace dans lequel nous le supposons placé, chaque élément cosmique rempli entièrement de son rayonnement ce volume lui-même. Si étroitement circonscrit donc que soit le « cœur » d'un atome, son domaine est coextensif, au moins virtuellement, à celui de n'importe quel autre atome. Étrange propriété que nous retrouvons plus loin jusque dans la molécule humaine ! Les foyers innombrables qui se partagent en commun un volume donné de Matière ne sont pas indépendants entre eux ». Nous avons ici la deuxième forme de simplicité.

Le Tout, et Teilhard insiste encore sur ce point un peu plus loin, n'est pas vide et monolithique, bien au contraire. Il y a dans l'unité de la nature des sphères ou des paliers d'ordre différents, caractérisés chacun par la dominance de certains facteurs qui deviennent imperceptibles ou négligeables dans la sphère ou sur le palier voisin. Ces sphères d'ordres différents dans l'unité de la nature sont le résultat de l'évolution, qu'il décrit de façon frappante dans le paragraphe suivant : « Tout au-dessous, pour commencer, une simplicité encore irrésolue, indéfinissable en terme de figures, de nature lumineuse. Puis, brusquement, un fourmillements de corpuscules élémentaires, positifs et négatifs (protons, neutrons, électrons, photons...) dont la liste s'accroît sans cesse. Puis la

série harmonique des corps simples, étalée, de l'Hydrogène à l'Uranium sur les notes de la gamme atomique. Et ensuite l'immense variété de corps composés, où les masses moléculaires vont s'élevant jusqu'à une certaine valeur critique au-dessus de laquelle, verrons-nous, on passe à la vie. *Pas un terme de cette longue série qui ne doive être regardé, sur bonnes preuves expérimentales, comme un composé de noyaux et d'électrons.* Cette découverte fondamentale que tous les corps dérivent, par arrangement, d'un seul type initial corpusculaire, est l'éclair qui illumine à nos yeux l'histoire de l'Univers. »

Il simplifie tout cela en disant : « Après le grain de matière, après le grain de Vie, le grain de Pensée ». Et plus loin : « la Science se trouvera toujours, au bout du compte, face au même problème posé : comment donner à tous et à chacun de ces éléments leur valeur finale en les regroupant dans l'unité d'un Tout Organisé ? »

### **Le grain de pensée**

Le « grain de pensée » est le grain de conscience et, selon Teilhard de Chardin, l'évolution est une montée vers plus de conscience. Logiquement, dit-il, elle devrait donc culminer dans une sorte de conscience suprême. Cette conscience suprême, à son tour, devrait contenir au plus haut degré la perfection de notre conscience qui est unité et diversité.

Unité, le tout, elle est l'étoffe de l'univers de Teilhard de Chardin et, comme nous l'avons souligné, ce n'est pas une unité inerte et statique, mais une unité dynamique et, par-dessus tout, dirigée vers un but : le but participe de l'essence même. *L'Unité en tant que Tout s'efforce d'aller vers l'Unité en tant que Point Oméga, le centre dynamique d'une conscience universelle.* Un autre mot pour « s'efforcer » est évolution, évolution où l'accident et le hasard ont leur rôle à jouer. Les cyniques pourront peut-être sourire devant l'enthousiasme naïf de Teilhard de Chardin. Il a un charme presque juvénile dans sa manière d'écrire, et on pourrait bien être porté à sourire, en particulier devant ce tour de passe-passe magique par lequel elle tire le Christ de son chapeau cosmique et le met au centre de tout. Mais ce sourire serait bien malvenu, car Teilhard de Chardin soulève des questions qui deviennent de plus en plus importantes : son insistance sur le fait que *voir* est fondamental, que la conscience est partie intégrante de l'univers est aussi fondamentale que la matière, que ce qui est implicite dans la conscience est ce qui la transcende, c'est-à-dire le point oméga, et que l'humain est effectivement à la mesure de toutes choses. De plus, son ardente invitation à une science pour qui l'unité serait le dynamisme aussi bien que la structure fondamentale du monde, son insistance sur un Univers orienté vers un but et peut-être, par-dessus tout, la reconnaissance que nous sommes en présence d'un mystère à la fois merveilleux et profondément troublant, tout cela, plusieurs années après la publication de son ouvrage, devient aujourd'hui l'objet de sérieuses réflexions chez les savants les plus avancés.

Nous avons abondamment cité Teilhard de Chardin afin de montrer l'influence que l'Unité avait sur sa pensée. Il en était tout imprégné. Néanmoins, cette unité converge vers une nouvelle unité, une unité de conscience convergeant et s'intégrant autour d'un point central. Cette unité

convergeant sur l'unité, et la transcendant finalement, constituait pour lui le sens et le but de l'univers, un thème que nous avons déjà introduit. *Le sens ce n'est pas quelque chose d'ajouté à l'univers, ce n'est pas une propriété de l'univers, c'est le dynamisme même de l'univers.*

La vie se dirige vers un but et ce but, dit Teilhard de Chardin dès le début, peut se résumer par le verbe *voir*. Il rejoint en cela ce que nous allons explorer plus loin, c'est-à-dire que la créativité et l'évolution sont dans le fond une même chose, que toutes deux sont le déroulement d'une idée. (Nous devons nous rappeler que l'homme, pour Teilhard de Chardin, est un « ensemble qui se déroule ».) Ce que nous voulons clairement établir, c'est que l'idée qui se déroule est un champ ayant un point central comme foyer. Teilhard nomme ce foyer central le *point oméga*. « Tous les corps dérivent, par arrangement, d'un seul type initial corpusculaire », dit-il. Non seulement les corps, mais la conscience elle-même est de type corpusculaire : « L'élément vivant, jusque-là répandu et divisé sur un cercle diffus de perceptions et d'activités, se trouve constitué, pour la première fois, en centre ponctiforme, où toutes les représentations et expériences se nouent et se consolident en un ensemble conscient de son organisation », dit-il en parlant du premier pas de la conscience. Les Anciens ont vu cela clairement et on fait de O le symbole de la conscience, du soleil et de l'or. Le soleil était, pour eux, l'émissaire de la force vitale.

## **Résumé**

Telle que nous l'entendons, il faut donc voir l'unité comme une puissance, mieux, comme *la* puissance irrésistible par laquelle tout le univers est attiré vers l'avant. Repliée sur elle-même, l'Unité est à la fois une puissance créatrice et destructrice. Cet un qui est deux, *unus-ambo*, n'est concevable qu'en terme d'ambiguïté.

Nous avons tenté de montrer l'Unité comme une force à l'intérieur de la situation humaine en faisant référence à la simplicité : la simplicité non composée et la simplicité non complexe. Dans son ouvrage monumental sur la simplicité, Andre Lamouche a montré qu'elle constitue une force dans les domaines physique, biologique et psychologique. De l'Unité repliée sur elle-même apparaît la particule et l'univers, tous deux étant ce que Teilhard appelle de « type corpusculaire », comportant un centre et un halo. Pour Teilhard de Chardin, le centre de l'univers et le point oméga autour duquel tout se rassemble dans une montée de conscience de plus en plus grande. La montée de la conscience est le but même de l'Univers.